

# LE MONDE OUVRIEN

**Au gré des jets de grenade et des fusillades, des enlèvements et des membres découpés, la violence des narcotrafiants et les règlements de comptes entre clans rivaux rythment le quotidien des Anversois. En plein jour s'il le faut. Au point que Vincent Van Quickenborne, confiné deux fois en l'espace de trois mois, s'enflamme et parle de « narcoterrorisme ». Mais à Anvers, la violence reste surtout plus décomplexée donc plus visible qu'auparavant, souvent diligentée depuis les Pays-Bas et perpétrée par des jeunes, qui se trompent régulièrement de cibles. Retour sur une bonne dizaine d'années de Far West en métropole.**

RÉCIT  
NICOLAS  
LAHAUT  
ET NICOLAS  
TAIANA,  
AVEC LAURA  
MANNE  
PHOTOS  
SÉBASTIEN VAN  
MALLEGHEM

C'est un fracas à rendre sourd, un silence dépecé. Comme si quelqu'un ou quelque chose cherchait à enfoncer un mur, une cloison, un truc en dur. Assis dans son canapé, Vince\* percute : des poings matraquent la porte d'entrée, des ombres filent derrière les fenêtres.  
« Police! Vous avez cinq secondes pour ouvrir! »  
Vince se précipite vers le hall, appuie sur

la poignée, ouvre la voie. Une bonne dizaine d'agents pénètrent les lieux, sans prendre la peine d'essuyer leurs semelles. Tandis qu'ils transforment l'appartement en brocante, un homme fixe Vince d'un regard froid.  
« C'est très grave, Monsieur. »

Vince n'est pas le locataire, encore moins le proprio : il crèche simplement chez un ami. À l'heure qu'il est, l'ami se trouve « à l'étranger », quelque part, loin de ses pénates. Les enquêteurs trouvent des biftons, un peu de beuh, mais rien qui ne semble vraiment les satisfaire. Ils s'impatientent :

« Où sont les téléphones? »

Les cellulaires recherchés, ce sont des BlackBerry. Des machines qui pourraient contenir l'application Sky ECC, une messagerie chiffrée dernier cri. Depuis plusieurs années, ces « cryptophones » sont les outils de communication favoris des narcotrafiants. Sauf que depuis trois semaines, la police belge est parvenue à craquer le réseau.

Ce 9 mars 2021, elle réalise l'une des plus grandes opérations de l'histoire judiciaire du pays : deux cents perquisitions, mille six cents agents mobilisés, dix-sept tonnes de cocaïne saisies, plus d'un million d'euros en liquide, des armes, des voitures de luxe, des uniformes

de police. Au total, trois mille suspects seront identifiés. Tout un système est dévoilé au grand jour. Aux côtés des barons du trafic de cocaïne, des avocats, des policiers, des douaniers, des fonctionnaires figurent dans le collimateur des autorités.

La victoire sera de courte durée. Le narcotrafic est résilient. Surtout, un marché déstabilisé, c'est un milieu qu'on met en rote. Un milieu qui voit rouge. « Il semble que plus nos services font preuve de détermination, plus les organisations actives dans le trafic de cocaïne se montrent violentes et vindicatives », remarque la Direction générale de la police judiciaire fédérale (DGJ), dans un rapport interne de décembre 2022. Un rapport sans équivoque : le trafic de coke demeure, plus que jamais, le « défi numéro un ».

De son propre aveu, l'une de ses erreurs aura été de vouloir étendre son business en Belgique. Lui, c'est Gwenette Martha, un type né à Curaçao, dans les Antilles néerlandaises. Il n'a vu jaunir que huit automnes, au début des années 1980, lorsqu'avec sa mère, il pose ses valises dans le quartier De Pijp, à Amsterdam. Doué avec les pieds, le gamin intègre l'école de foot de l'Ajax, mais choisit rapidement de prendre le chemin de la poudreuse.

Une voie qui n'exclut pas son lot de risques : en 1992, une balle traverse la poitrine de son frère, Giovanni, qui meurt dans ses bras, dans une discothèque de la capitale. Gwenette a dix-huit ans. La fusillade opposait sa bande d'ascendance surinamaïse et antillaise à des rivaux d'origine marocaine.

« Quand on trempe dans le trafic de drogue à un certain niveau, on accepte deux risques : celui de mourir et de se faire arrêter », explique Michaël Dantine, criminologue à l'université de Liège. Cinquante euros le gramme : c'est le prix du risque que paie le consommateur final. Pas celui de la matière première, du transport et du traitement. Celui du risque. »

Vingt ans plus tard, Gwenette Martha est devenu l'un des narcotrafiants les plus redoutés des Pays-Bas. En février 2012, il informe le gang belge des *Turtles*, établi dans le district de Borgerhout, de l'arrivée d'une grosse cargaison colombienne à Anvers. La marchandise est destinée à l'organisation de Benaouf Adaoui et Houssine Ait Soussan, pourtant alliée de celle de Martha. Deux « tortues » enfilent des uniformes de police, se fauflent dans le port et interceptent les deux cents kilos de cocaïne. Deux mois plus tard, les mêmes *Turtles* tentent une récidive lors de l'arrivée d'une nouvelle cargaison. La

punition est immédiate : kidnappés, ils finissent chacun avec une balle dans la jambe, les doigts coupés pour l'un d'entre eux, avant d'être tous les deux jetés dans une rue de Borgerhout, une déclaration de guerre gravée sur le front.

C'est le début de ce que les observateurs appelleront la *Mocro oorlog*, une succession de règlements de compte arbitraires, où les balles pleuvent et les hommes tombent.

Le 18 octobre 2012, un bras droit de Martha est liquidé en plein jour devant le Crown Plaza d'Anvers. La société civile belge, jusque-là préservée des éclats néerlandais, découvre la violence sans complexe ni pudeur d'un narcotrafic censé rester souterrain. Gwenette Martha n'y survivra pas. Quatre-vingt-quatre balles de kalachnikov l'achèvent, le 22 mai 2014, à Amsterdam.

« Les deux cents kilos, Martha, les *Turtles*... C'est comme ça que tout a commencé », souffle Vito Shukrula, presque blasé. Il faut dire que des histoires d'expéditions punitives, de jets de grenade, de fusillades, l'avocat en a entendu des tas. Un bon paquet de ses clients sont directement concernés. À tel point que les médias le dépeignent régulièrement comme le conseil privilégié de la « Mocro Mafia ».

Son prénom, les parents de Vito sont allés le



Images d'une attaque à la grenade à Borgerhout diffusées sur YouTube par la police fédérale.



« Ils savent pertinemment que les règlements de comptes attirent l'attention de la police. Et ils savent aussi que cette attention n'est pas bonne pour le business. Mais la mécanique est lancée : ils doivent se prouver mutuellement qui sont les plus forts. Donc ils continueront de s'entretuer tant qu'ils le jugeront nécessaire. »

Vito Shukrula, avocat favori des narcotrafiquants aux Pays-Bas

chercher dans *Le Parrain*, le film culte qui met en scène le mafioso Vito Corleone. Ce matin-là, il a trente minutes à accorder. Pas une de plus. Trente minutes, c'est le décompte indiqué par son GPS afin de rallier la prison d'Utrecht, où se trouve l'un de ses clients, un homme accusé d'avoir participé à l'assassinat du journaliste néerlandais Peter de Vries, en juillet 2021.

« Ils savent pertinemment que les règlements de comptes attirent l'attention de la police. Et ils savent aussi que cette attention n'est pas bonne pour le business, embraye Vito Shukrula. Mais la mécanique est lancée : ils doivent se prouver mutuellement qui sont les plus forts. Donc ils continueront de s'entretuer tant qu'ils le jugeront nécessaire. »

La violence physique a toujours été là. Partout où il y a du trafic de drogue. Comment pourrait-il en être autrement, dans un système interlope qui s'affranchit, par nature, des règles que s'impose légalement la société, et qui a fait de l'enrichissement personnel une religion. « À partir du moment où les gens font des échanges économiques, il faut de la confiance, rappelle Michaël Dantinne. Chez les criminels, comme il n'y a pas de contrat juridique, on plonge dans les liens du sang, du quartier, des mêmes racines. Ou dans des confiances contraintes par la peur et les intimidations. »

Seules les méthodes de violence diffèrent. Et la publicité qu'on choisit de leur accorder. En juillet 2020, aiguillée par la masse d'informations collectées grâce au décodage d'une autre

messagerie chiffrée, EncroChat, la police néerlandaise débarque dans une ferme de Berg-op-Zoom, à dix kilomètres à vol de mouette du nord du port d'Anvers.

Parmi les sept conteneurs trouvés sur place et aménagés en cellule, les enquêteurs font une découverte des plus macabres : une chambre de torture aux murs insonorisés, équipée d'une chaise de dentiste à sangles. Est accroché au mur le kit complet du parfait bourreau : sécateur, scie, scalpels, pinces... « Cette découverte a exposé au grand public cette violence. Mais elle existait déjà à mon époque », se souvient Paul Meyer, contrebandier au port d'Anvers au début des années 2000, aujourd'hui repenté. Comme il a toujours travaillé dans les règles de l'art, la tête pensante de la « bande aux 700 millions » n'a jamais été menacée. « Beaucoup de jeunes trafiquants, des intermédiaires, qui voient passer de grosses livraisons de cocaïne ne résistent pas à la tentation de la faire à l'envers à leurs partenaires. Toutes les tueries se sont produites à cause de vols. »

Michaël Dantinne confirme : la violence n'est pas neuve, même à Anvers. « En Belgique, il est sûr qu'avec le trafic de drogue, des gens meurent depuis des années sans qu'on le sache. La violence est juste plus visible aujourd'hui. »

Et amplifiée. C'est tout le paradoxe de l'opération Sky : en faisant tomber de nombreux grands trafiquants, elle a ouvert une brèche propice aux actions violentes. « Plus un marché criminel est stable, plus il est calme, poursuit Michaël Dantinne. Si on stresse ce marché, les cartes sont rebattues, on se dispute la concurrence

et les intimidations traditionnelles ne suffisent plus : il faut passer à l'acte. »

Il suffit de peu. Un mot en trop, une confiance qui s'effrite, un docker qui se dérobe, une saisie de la douane. Quelqu'un doit payer, sinon c'est l'anarchie. La porte ouverte à toutes les libertés. Le silence s'impose par la terreur, le pouvoir s'installe par la violence la plus extrême, et ça doit se savoir.

Cette loi du bruit et des corps meurtris, de longue date présente au Pays-Bas, infusant progressivement en Belgique, certains la disent d'influence latino-américaine. « Ceux qui font tourner le business sont en contact direct avec les cartels colombiens, rappelle Vito Shukrula. Bien sûr qu'ils échangent leurs points de vue, qu'ils discutent de la façon dont ils pourraient régler tel ou tel problème. Plus il y a de cocaïne, plus il y a d'argent, plus il y a de violence. Ce sont des maths élémentaires. »

Dans les réseaux estampillés « Mocro », les codes s'articulent autour d'une seule devise : *wie praat, die gaat*. Celui qui parle meurt. Un slogan devenu si populaire qu'il a même inspiré un morceau de rap, dont le clip comptabilise plus de douze millions de vues et qui n'hésite pas à ajouter une couche de romantisme à la vie de gangster.

« Il y a chez eux une culture du bling-bling et de la violence directement inspirée par l'imaginaire mafieux italien développé dans les films et les séries », explique François Farcy, directeur judiciaire de la police fédérale liégeoise. « Les prostituées, les pains de cocaïne, la grosse Rolex, la bagnole de sport, la chaîne en or, les photos avec des liasses de billets. L'idée d'imposer son pouvoir par la violence comme certains barons de la drogue historiques, aussi. » Cet univers a enfanté des séries comme *Mocro Maffia* ou *Braqueurs* qui, à leur tour, nourrissent un peu plus les fantasmes des jeunes qui les regardent et se lancent dans le business.

Les Belges n'y échappent pas : Sky ECC a fait tomber de nombreux chefs de réseau néerlandais, ouvrant la voie à des promotions à Anvers. « Beaucoup de petits trafiquants belges ont vu des opportunités de prendre du galon », explique Vito Shukrula.

Des trafiquants de tous bois, l'Anversois Patrick Lefelon en connaît des tas. Quand le journaliste criminel du quotidien *Het Laatste Nieuws* débarque, calepin à la main, pour couvrir un immeuble criblé de balles à Ekeren, un incendie dans un restaurant de Borgerhout, une fusillade à Deurne Nord, un jet de grenade à Wilrijk, les gaillards du coin lui décochent un clin d'œil. Voilà le copain de la rédaction. « Il y a cinq ans, on avait cinq attaques par année. Aujourd'hui, c'est parfois cinq par semaine », observe celui qui couvre ces affaires depuis plus de quinze ans. Il confirme l'analyse de François Farcy : Anvers et Rotterdam sont intimement liés. La majeure partie du grabuge commis à Anvers est le fait d'exécutants en provenance directe des Pays-Bas. « Là-bas, ce type de violence existe depuis longtemps. À Anvers, on avait plutôt des incidents mineurs. Puis vers 2007, des Hollandais ont livré des grenades à la bande de Nordin El Hajjioui, un collaborateur anversois de Gwennette

Martha. D'un coup, ça s'est mis à péter partout dans la ville. »

Quand ils n'ont pas de grenades, les artificiers en herbe en bricolent des artisanales faites de quelques « pétards cobra », gros comme des bombes aérosol, scotchés autour de bouteilles en plastique. « Tout ça est devenu culturel, poursuit Patrick Lefelon. C'est facile, la violence. Ça fait peur au docker qui se débîne, à l'intermédiaire qui n'a pas accompli correctement son travail. Une grenade sur une façade, c'est aussi un bon moyen d'attirer l'attention de la police sur des concurrents qui nous ennuiant. »

6 juillet 2021. Le journaliste Peter de Vries, connu du grand public néerlandais pour son émission *Peter R. de Vries, journaliste du crime*, qui a fait un tabac entre 1995 et 2012, sort du studio RTL Boulevard à Amsterdam. Depuis plusieurs années, l'homme travaille sur la Mocro Maffia. Il est même devenu le conseiller de Nabil Bakkali, un criminel repenté et le principal témoin à charge dans le procès contre le chef mafieux néerlandais Ridouan Taghi. Un commando s'arrête à sa hauteur, l'arrose de balles. Celle qui le touche à la tête lui est fatale. Il en décède une semaine plus tard. Fin septembre de cette année-là, le Premier ministre néerlandais, Mark Rutte, est placé sous la protection d'une unité d'élite à la suite des rumeurs d'attentat ou d'enlèvement le concernant.

Peter de Vries n'est pas le premier innocent, aux Pays-Bas, à faire les frais des règlements de compte sanglants qui déchirent la mafia néerlandaise. En 2019, Derk Wiersum, avocat de Nabil Bakkali, avait déjà été abattu devant sa femme près de son domicile d'Amsterdam. L'année d'avant, le quotidien *Panorama* avait été la cible d'une attaque au lance-roquettes après avoir publié les noms de lieutenants de Ridouan Taghi. Pour les mêmes raisons, une camionnette bélier s'était enfoncée dans la façade du journal *De Telegraaf*.

En septembre dernier, les menaces ont franchi la frontière belge. Signalée par une voisine dont la sortie de garage est bloquée par une Renault Mégane, la voiture, immatriculée aux Pays-Bas, est fouillée à cent mètres du domicile courtraisien du ministre de la Justice, Vincent Van Quickenborne, ouvertement engagé contre le trafic de drogue. À l'intérieur, les enquêteurs retrouvent une kalachnikov, un gilet pare-balles, des sangles, un bidon d'essence, du ruban adhésif et une bouteille de gaz. Vincent Van Quickenborne, sa femme et ses enfants sont confinés une première fois dans un abri de haute sécurité, avant de rééditer l'expérience, deux mois plus tard. Quatre suspects néerlandais ont été interpellés.

« On est globalement préservés, jusqu'ici, en Belgique, mais on risque fortement d'avoir un jour des morts dans nos rangs, affirme François Farcy. Des menaces pèsent sur des ministres, des policiers, des magistrats. On n'est pas du tout à l'abri que l'un d'entre eux se fasse tirer dessus demain. »

Letizia Paoli, criminologue à la KU Leuven, relativise le risque d'une explosion de la violence en Belgique. Celle-ci a augmenté, bien sûr, mais

reste sous contrôle. « Si on compare le niveau de violence avec celui des Pays-Bas, vu la quantité de cocaïne qui arrive à Anvers, on reste quand même sur un niveau très bas. » La chercheuse rappelle que le nombre de morts liés à la drogue a baissé ces dernières années aux Pays-Bas. « En 2018, il y en a eu entre vingt et trente. Depuis la pandémie, le nombre de meurtres liés au trafic de drogue a considérablement décliné : en 2021, on en a compté moins de dix. La raison : la violence n'est pas dans l'intérêt des trafiquants. Il y a bien des tensions et des bagarres à Anvers, mais c'est plutôt en lien avec leur manque d'expérience. Eux aussi finiront par comprendre que ce n'est pas dans leur intérêt. »

Il n'empêche : ces affrontements ont déjà fait des victimes innocentes. Les exécutants des actions d'intimidation sont, la plupart du temps, assez jeunes, inexpérimentés et très mal informés. « On a récemment jeté un Molotov dans le restaurant d'un gars qui a exactement le même nom qu'un gars qui trempe, explique Patrick Lefelon. Je me souviens encore d'une vieille dame de 93 ans qui a fait un malaise cardiaque à la suite de pétards cobra jetés par erreur dans sa boîte aux lettres. »

Au petit matin du 9 janvier 2023, à Merksem, une pluie de balle s'est cette fois-ci abattue sur la porte d'un garage transformé en pièce de vie. Firdaous, une fille de onze ans, est touchée mortellement. Les découvertes liées au déchiffrement de Sky ECC permettent aux enquêteurs d'affirmer qu'Othman El Ballouti, son oncle, tire les ficelles de la scène de la drogue anversoise depuis Dubaï. Elle est la première victime de la cinquantaine de tirs attribués au crime organisé enregistré à Anvers depuis 2016, sans compter les explosions et les enlèvements.

Un peu plus d'un an avant son décès, la police judiciaire fédérale avait pourtant senti le coup venir : « Il est extrêmement inquiétant de constater que les expéditions punitives envoyées depuis les Pays-Bas ne connaissent pas très bien le quartier et se trompent plus d'une fois de rue ou de numéro de maison. Parfois, les exécuteurs connaissent leur cible, parfois non », alertait la Direction générale de la PJF, dans un rapport interne de décembre 2021. « En d'autres termes, le risque d'un meurtre commis par erreur à Anvers, ou ailleurs dans notre pays, est bien réel. »

UNE HISTOIRE BELGE  
NARCOTICA  
DU TRAFIC DE DROGUE



La Schildstraat, au cœur d'un quartier de Borgerhout qui a été à plusieurs reprises le théâtre de tirs et d'explosions, parfois en plein jour.